



Eric Truffert

*Par le chemin  
amer*

Eric TRUFFERT

Par le chemin amer

© Eric TRUFFERT, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4583-5

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Nous nous prêtâmes tous à sa belle folie  
Et nous voilà marchant par le chemin amer.*

Paul VERLAINE

*Le monde serait sauvé depuis longtemps si la qualité des âmes pouvait  
suppléer à la qualité des idées.*

Léon BRUNSCHVIG

**Allons, enfants !  
(première partie)**

*L'avenir arrivera-t-il ?*

Victor HUGO

## Chapitre 1 :

*où l'on voit une banquise sur les côtes de la Manche, des enfants passer un dimanche d'hiver en famille et une petite fille qui attend. L'après-guerre : en province et à Paris. Un accident sans conséquences immédiates.*

Ils allaient, clairs sous la dure lumière d'hiver, par petits groupes sur la plage luisante. Le sable pailleté d'éclats craquait sous les pas. Le jusant y laissait des cristaux et le soleil déjà bas fronçait les eaux. Non loin de la grève, une couche de glace ondulait, se fendait, lâchant de gros glaçons qui dérivaien, se heurtaient et s'aggloméraient en une herse étincelante où des cormorans s'étaient posés. Des promeneurs longeaient le bord de la mer sur laquelle leurs longues ombres tremblaient, se suivant ou se croisant, se saluant parfois, tandis que d'autres descendaient de la dune pour voir ce que l'*Ouest Républicain* avait appelé « la banquise », prodige météorologique qui fournissait aux familles un but de promenade pour ce glacial dimanche.

On s'était levé de table, chaud de la copieuse cuisine dominicale, on avait enfilé manteaux et bonnets, gants fourrés et bottines, et maintenant on marchait dans la bise d'est, les yeux humides, les joues brûlantes, les doigts gourds, éblouis par le phénomène. Les haleines givraient et les propos de rencontre semblaient étouffés par le froid. La famille Hamel progressait derrière ses hommes : le père, trapu, s'enfonçant à chaque pas dans le sable, les deux grands-pères mieux allants ; le vieux Hamel mince dans son long paletot jetait devant lui sa canne comme pour tâter le terrain, l'autre, le bonhomme Lebarbanchon, roulait les épaules dans sa canadienne. La mère suivait en tenant par la main le petit dernier qui traînait des pieds et titubait ; Maurice et sa sœur s'étaient écartés et sautaient dans les mares gelées pour en faire craquer la croûte. Les trois hommes arboraient moustache et couvre-chef ; les pointes des bacchantes du grand-père Hamel s'effilaient en petits glaçons ; il portait la casquette noire à visière et soutache des anciens marins ; le grand-père Lebarbanchon portait, lui, la casquette plate des ouvriers ; le père, un feutre gris. La mère avait rentré ses cheveux dans un bonnet de laine tenu par un foulard noué sous le menton ; la

filles étaient coiffées de même et les garçons avaient une casquette jockey dont le bord irritait leurs oreilles durcies par le froid. Le cadet geignait qu'il voulait rentrer.

Ils croisèrent les Guillemet et les deux familles s'arrêtèrent : les femmes enseignaient dans la même école ; on se fréquentait. Monsieur et madame Guillemet étaient grands et élancés ; monsieur était même maigre et on ne lui donnait pas une grosse santé ; madame se tenait très droite, le dos cambré, dans un manteau en lainage écossais, le même que sa fille Lucie, dont les longues tresses sortaient d'un petit chapeau rond, et dont les chaussures noires étaient merveilleusement vernies comme si on venait de la poser là sans qu'elle ait eu un pas à faire. Les messieurs parlèrent des grands froids dont on avait gardé le souvenir, mais aucun comme celui-là, pas même en cinquante-quatre ; monsieur Hamel évoqua l'année 1789 où la Seine charriait des glaçons. Les femmes se donnaient des nouvelles de leurs mères restées à la maison : celle de Madame Hamel n'était pas très vaillante ; celle de Madame Guillemet n'aimait pas la voiture. Lucie ricanait en recevant les giclées de sable que Maurice faisait lever à coups de pied. Puis on se sépara, Lucie accrochée au bras de sa mère se retourna pour tirer la langue à Maurice qui ne la regardait plus.

En ville, chez les Lhuillier, l'après-midi s'étirait en silencieuses parties de dames entre les parents, chacun enfoncé dans un fauteuil crapaud devant la salamandre de fonte mordorée. Jean-Michel, le fils unique qu'ils appelaient Jim, coloriait. La grand-mère maternelle, veuve et installée à la maison pour s'occuper du petit, buvait du café en tricotant. On avait rapidement écarté l'idée d'aller voir la banquise : Jim, rose et rond, rechignait aux sorties dominicales et monsieur Lhuillier n'avait pas envie d'exposer sa nouvelle Frégate aux risques que le froid fait courir aux mécaniques. À table, madame Lhuillier avait donc moqué ceux qui faisaient un événement d'un tas de glaçons : son père à elle qui avait participé à la première expédition Charcot en avait rapporté des photos de montagnes de glace et de traîneaux à chiens. Mécanicien vaporiste, il avait été tué par l'explosion d'un cylindre, ce qui en faisait un héros de la modernisation. Les Lhuillier avaient donc un intérieur moderne, avec canapés pelucheux et buffet en formica, dont ils étaient fiers, et ne sortaient pas volontiers. Ils aimaient recevoir mais ne répondaient aux invitations que pour rendre la politesse. Ils

avaient posé le damier sur ce guéridon de fer forgé à plateau de verre qui étonnait encore leurs visites. Jim dessinait un paquebot sur une feuille quadrillée. La radio diffusait un feuilleton ; énervé par une partie mal engagée, monsieur Lhuillier éteignit le poste et se servit un petit marc. Madame Lhuillier se leva et mit son microsillon de Cora Vaucaire sur le pick-up ; son mari examinant le plateau du jeu se préparait à accepter la défaite. Ils se ressemblaient étrangement, petits et rondouillards, le teint blafard et les lèvres minces. Elle portait des lunettes cerclées d'or, lui une grosse monture d'écaille ; elle était d'un blond tirant sur le gris ; il coiffait ses cheveux roux en brosse. Ils avaient tous deux une bonne situation à l'arsenal. La tête couchée sur le bras gauche, son front touchant presque la feuille, Jim faisait sortir une fumée tourbillonnante des cheminées du paquebot. Il porterait bientôt des lunettes.

Afin d'entendre sa mère dès qu'elle rentrerait, Sophie Desrumeaux était descendue dans la salle à manger. À l'étage, pour faire ses devoirs, sa sœur aînée s'était enfermée dans sa chambre où elle fumait. Au salon, son père avachi dans un fauteuil club écoutait un match hurlé par la radio en vidant des verres à petites gorgées. Colonel des Dragons, il avait été versé dans la réserve suite aux fièvres contractées en Indochine ; Sophie imaginait cette réserve comme un bassin où son père barbotait dans des liquides dorés pareils à ceux qu'il avalait dès le matin, et trouvait dans les terribles fièvres la raison de la sueur qu'il avait toujours au front. Il assurait des tâches administratives dans le bureau chargé de la sécurité de l'arsenal et ses états de service lui avaient permis de bénéficier de cette demeure, une maison d'avant-guerre appartenant à l'armée, construite dans le style anglais autour d'un large escalier qui faisait siffler des courants d'air dans toutes les pièces du rez-de-chaussée, avec des fenêtres en bow-window et des planchers craquants. Seule dans la vaste salle à manger haute de plafond, mal chauffée, lambrissée de bois terni, Sophie faisait rouler une auto miniature dans les méandres du tapis en imitant les bruits d'accélération et de dérapage, « un jeu de garçon » disait son père quand il la surprenait ; sa mère, alors, ne disait rien mais posait sur elle ses grands yeux étonnés, d'un bleu délavé. Sophie était petite pour son âge, le visage diminué par une masse de boucles brunes et couvert de taches de rousseur, tandis que madame Desrumeaux était svelte et blonde. Elle ramassait généralement ses longs cheveux en chignon ; lorsqu'elle les portait en queue de cheval, ses mouvements étaient soulignés par le ballant de la chevelure et l'on sentait qu'elle allait bien. Sophie n'avait pas vu comment elle s'était



coiffée en sortant pour ses visites de ce dimanche-là et s'inquiétait de son retour. On disait qu'elle-même était plutôt « du côté de son père » et que sa grande sœur était « sa mère tout craché ». Elle éprouvait cela comme une trahison car elle se faisait du souci pour sa mère qui criait souvent. En poussant sa petite voiture, Sophie sentait que le froid durcissait autour d'elle ; elle écarta un rideau et ne trouva pas la nuit derrière la vitre, mais une couche de givre piquée d'étincelles ; elle souffla dessus comme elle faisait pour effacer la buée, sans effet cette fois ; elle posa ses lèvres sur la vitre pour la chauffer de son haleine et sa bouche y resta collée. Impossible de crier ; elle secoua la tête et arracha ses lèvres qui laissèrent deux petites lignes de points rouges. La bouche lui brûlait, elle allait pleurer quand elle entendit la porte du vestibule se refermer puis son père grommeler « te voilà donc ». Sa mère arrivant alors dans la salle la fixait de ses yeux immensément agrandis ; une goutte de sang coulait sur le chemisier de Sophie.

Cet hiver-là fut particulièrement dur pour ceux des baraquements. Deux maisons brûlèrent au Pollet et toute une famille s'asphyxia aux Courtilles. Dans cette région où villes et bourgs avaient été bombardés une douzaine d'années auparavant, parfois totalement rasés, le plan Marshall n'avait pas permis d'achever la reconstruction, priorité étant donnée aux installations portuaires. Des habitations en panneaux préfabriqués avaient été montées aux abords des villes ; à Bouville, elles formaient des quartiers appelés « les baraquements ». Les Larthomas habitaient aux Courtilles : chaque maison était un parallélépipède de plaques de plâtre protégées de bardage, pour les murs, et de toile goudronnée pour le toit. Les pièces au sol couvert de linoléum, délimitées par de minces cloisons en bois aggloméré, étaient toutes chauffées par deux poêles, celui de la chambre des parents où la chaleur était intenable, et celui de la salle où les courants d'air sciaient les jambes. La cuisine se faisait sur un réchaud à gaz, où l'on chauffait aussi l'eau pour la toilette. La mère Larthomas, veuve d'un prisonnier porté disparu, y gardait le cadet de la kyrielle d'enfants qu'il lui avait laissés avant la guerre. Celui-là avait obtenu son certificat d'études mais elle n'arrivait pas à le caser. Le gamin se refusait aux travaux du bâtiment qui avaient été le métier de son père et où l'on embauchait : il abandonnait les chantiers et elle le retrouvait lisant devant le poêle. Pourtant, il était costaud, la face camuse et large, le menton carré, avec de grandes mains aux articulations noueuses. Ce jour-là, malgré le froid, la mère Larthomas avait crié ses journaux dans le

quartier Saint- Clément comme tous les dimanches matin, chaussée de bottes en caoutchouc fourrées de vieux papiers, soufflant sur ses doigts à peine protégés par des mitaines afin de rendre la monnaie ; en rentrant, elle avait encore trouvé le gamin le nez dans un gros livre près du poêle rougeoyant. Et dire qu'il mangeait comme quatre ! Mais c'était son dernier ; et elle en avait un peu peur car sa carrure lui rappelait celle du disparu.

En ces années-là, la campagne souffrait encore, surtout dans l'ancienne zone occupée. Les communications restaient incertaines, les coupures d'électricité étaient fréquentes, l'essence rare, de même que les matériaux de construction et les métaux. On était sorti du rationnement mais l'approvisionnement restait chiche ; les nouveautés n'arrivaient pas partout . Un hiver glacial était une calamité qui serrait les gens autour des foyers et laissait les campagnes muettes. Alors que Paris avait tourné depuis longtemps la page de la guerre et bouillonnait. Dans ses rues asphaltées, les automobiles se multipliaient ; les magasins rivalisaient de nouveautés et les affiches de réclames couvraient les murs. La capitale attirait les ressources et les énergies, et ses banlieues s'étendaient ; un fossé se creusait entre elle et le reste du pays, même les grandes villes de province. Dans ses bars, quelques hâbleurs racontaient les émissions de la télévision.

Les Droz n'avaient pas encore la télévision mais Jacques, l'aîné de leurs deux garçons, la réclamait. Madame hésitait : les yeux des enfants sont si fragiles ! Monsieur y pensait : et si certains de ses employés l'avaient avant lui ! Les Droz se sentaient portés par la vague de la nouvelle abondance. Monsieur, d'une bonne famille franc-comtoise, avait pu terminer son cursus à l'École des Mines avant de prendre le maquis pour échapper au STO. Il avait vécu deux années de plein-air, sans beaucoup s'exposer, ce qui l'avait incité à poursuivre l'aventure en s'engageant à la Libération. Les solidarités d'École lui avaient permis d'être enrôlé dans le train, promu sous-officier grâce à ses études. Il avait ainsi poussé jusqu'à Berlin, dont la ruine l'avait épouventé. Son éducation, sa formation, son tempérament, l'avaient sensibilisé au péril rouge ; revenu à la vie civile, son passé de résistant ainsi que la franc- maçonnerie traditionnelle pour les hommes de sa famille, avaient facilité la création de son entreprise de constructions métalliques. Elle prospérait maintenant, bien assise sur le capital que la branche